

TOUS MORTS !

Je venais de terminer la lecture de mes notes sur l'histoire vraie de ces Arabes immigrés à Lyon – ils étaient arrivés en France entre les années 1950 et 1970 –, quand ces réflexions, auxquelles mon esprit avait toutes les difficultés à échapper, remplirent à nouveau toute ma tête. Je ne connaissais pas personnellement ces hommes, je savais du reste que je ne les reverrais plus sitôt nos entretiens individuels terminés, mais le récit que chacun d'eux m'avait livré de sa vie française avait presque fini par devenir mien. Le cours sans pitié de leur triste existence résonnait en moi comme s'il résultait de proches. Ces hommes ont eu une existence française *quasi* similaire à celle de mon père ou de mon oncle, cette génération d'hommes venus massivement, et souvent très jeunes, en métropole vendre leur force de travail à une puissance coloniale en quête d'un rang perdu. Mon père arriva en France en 1954, mon oncle y avait débarqué dix ans plus tôt. Ces jeunes inconscients avaient traversé la Méditerranée pour reconstruire une France en ruine. Au crépuscule de leur vie, plusieurs de ces corps-machines s'étaient abandonnés à mon magnétophone. Ils portaient physiquement les stigmates d'une vie endommagée par une France raciste et ingrate à leur endroit. Certes, ils s'étaient mariés, avaient fondé une famille, eu des enfants, mais ces bonheurs désirables sont intimes, et

ne répondent pas à la question initiale. À quoi tient la valeur d'une vie de travailleur immigré ?

Le foyer où je les retrouvais chaque semaine de ce printemps 2005 allait fermer. Un vaste projet immobilier dans ce quartier lyonnais, hier industriel, venait de les rejeter dans le néant de l'invisibilité sociale pour faire place nette à l'opulence prospère des nouvelles classes moyennes françaises. Sa gentrification exigeait qu'ils déguerpissent, et fissa. Les promoteurs immobiliers avaient placardé d'immenses panneaux vantant un futur peuplé de têtes blondes et de couples souriant à pleines dents leur bonheur d'un horizon aéré qui s'élargirait rien que pour eux. Les derniers Mohicans du foyer avaient essayé de se révolter contre les mauvaises manières de la France au moment où ils abordaient les dernières années de leur existence. Ils auraient aimé avoir un peu de rab dans ce bâtiment qui n'avait rien d'un lieu de retraite paisible. Leur ligne d'horizon reculait sans cesse, de plus en plus réduite à cette bâtisse qui puait la vieillesse, la maladie et la mort. Seulement, leur résistance était feinte. Ils n'avaient plus l'énergie de poser des limites à leur malheur. Faire la grève des loyers ? Pétitionner ? Occuper le bureau du directeur ? Ces hommes ne s'étaient jamais soulevés contre l'arbitraire français. Cette conduite résistante exige une dose d'espérance qu'ils n'avaient jamais eue, eux dont le désespoir fut toujours contenu, pour ne pas dire muet. Dans leur univers d'opprimés, c'était du reste une question d'habitude chez eux. Cela faisait cinquante ans qu'ils pestaient intérieurement contre leur mauvais sort, et cette fois encore ils avaient dû en rabattre.

Au plus fort de l'immigration de travail, plusieurs centaines de travailleurs arabes avaient logé dans cet

ancien silo à grains. Avec la fermeture de ce foyer, c'est l'effacement des immigrés dans cette nouvelle aire urbaine qui fut actée. Rien ne devait leur survivre dans une société française qui les avait anéantis.

Quand j'avais salué le dernier des chassés, le soir de mes derniers entretiens, je savais que leurs jours étaient comptés. Des années étaient passées sans que je sache comment livrer leurs récits. Rédiger un essai politique? Un essai sociologique? Un roman vrai? Cette matière vivante avait fini par paralyser tous mes schémas de narration. Je leur devais d'être irréprochable, autrement dit interpréter avec fidélité et retenue le destin tragique et poignant de ces hommes. Quand, un jour de janvier 2014, un homme âgé d'une soixantaine d'années m'aborda dans une rue peuplée d'un arrondissement populaire du centre de Lyon. Je ne l'avais pas reconnu dans ses habits du dimanche. Je l'avais toujours croisé dans le foyer d'immigrés, dans sa tenue d'homme de ménage, poussant un petit chariot débordant de produits ménagers. Il me rappela alors les circonstances de nos rencontres précédentes. Mis à la préretraite forcée par son employeur, il me dit qu'il vivait chichement mais qu'il n'était pas à plaindre. Ce dernier détail m'alarma. Je ne pus alors résister. *Dites-moi, comment vont tous ces gars qui m'ont raconté leur histoire immigrée?* Ses yeux s'étaient mis à briller. Il ne put retenir des larmes. Je compris soudainement que leurs confidences d'hier venaient de se transformer en confessions. *Tous morts!* Il n'ajouta rien de plus. Il vit dans mes yeux humides que mes jambes chancelaient à l'annonce de cette horrible nouvelle. Il prit délicatement mes mains, puis me serra dans ses bras. Je fermai les yeux et nous restâmes ainsi, deux corps immobiles sur ce bout de bitume dont

les cœurs battaient fort. Personne ne nous bouscula dans cette rue très passante, alors que l'heure du déjeuner approchait, comme si le tact et la vertu des sentiments avaient contenu l'énergie bouillonnante de cette voie fréquentée. Au bout d'un moment, son étreinte se desserra et j'ouvris les yeux. Il posa sa main droite à plat sur son cœur, comme une façon de me signifier que ces morts avaient trouvé refuge dans nos cœurs, en lui en tant qu'ami, en moi en tant que confesseur. Puis il repartit sans mot dire, me laissant là, à me demander que faire et où aller. Tous morts ! Comment peut-on réagir avec force et volonté quand une nouvelle aussi violente vous saisit sans que rien ne vous y ait préparé ? Heureusement, je repérai la terrasse d'un café de l'autre côté de la rue. Il fallait que je m'asseye pour encaisser ce coup de massue.

Ma première rencontre avec ces hommes eut lieu dans une salle délabrée du foyer. Sa peinture était défraîchie et écaillée, son plafond lézardé, et une odeur désagréable de moisi empuantissait l'atmosphère. Des traces de salissures tachaient le sol, et les chaises sur lesquelles on était assis étaient marquées par de vieilles éclaboussures jamais nettoyées. Je ne savais pas comment démarrer mon propos. J'étais là pour leur parler de mon projet de livre sur ce foyer. Je commençais tout juste ma présentation, qu'ils me coupèrent aussitôt la parole. *Quel intérêt de parler d'un bâtiment qui va être démoli ?* Je restai coi. Personne à la direction du foyer ne m'avait donné cette information. *On veut bien te parler, mais te parler de nous, pas de cette habitation qu'ils ont laissée tomber en ruine. La vie d'un bâtiment n'est intéressante que par les gens qui y ont vécu, le reste, crois-nous, ça n'a pas d'intérêt. Et puis, quand tu démolis un bâtiment, tu en reconstruis un autre à*

la place, de nouveaux habitants arrivent, c'est comme ça, c'est la vie, mais nous, nos jours sont comptés, on ne sera bientôt plus de ce monde, rappelés par Dieu, mais qui va se rappeler de nous ce jour-là? Personne. Sauf tous ceux qui vont lire notre histoire. J'étais resté sans voix. Aucun d'eux n'avait repris la parole. Tous attendaient que je me manifeste. C'est alors que je les ai vraiment regardés, l'un après l'autre, ne fuyant pas ces visages ravagés par les rides, et cherchant à comprendre le sens de leur demande. Qu'espéraient-ils de moi? Un livre biographique? Je n'étais pas là pour ça et, égoïstement, cette idée ne me séduisait pas. Nous n'étions pas proches au point de revendiquer cette responsabilité. *On t'ennuie avec notre suggestion?* Le plus âgé venait de rompre le silence. Je ne souhaitais pas leur raconter de bobards. Je leur répondis que je n'étais pas un spécialiste de l'immigration, pas non plus un expert de la sociologie des *chibanis*, mais un chercheur et un auteur dont le travail s'intéresse à l'existence sociale des hommes et des femmes dans l'espace public. J'avais pensé botter en touche en leur parlant vrai, mais il perçait dans leur regard l'étincelle d'une fermeté, à croire que ma présence ici avait réveillé en eux une farouche envie de se livrer, et que je n'aurais pour ma part d'autre choix que celui de fraterniser avec leurs mots. *Écoute notre histoire, après tu en feras ce que tu voudras. Rien peut-être, mais j'ai l'impression qu'on peut te faire confiance, moi en tout cas je te fais confiance.* C'était une nouvelle fois le plus vieux qui venait de parler. Je lui souris. *Merci.* C'est le seul mot qui sortit de ma bouche. Ils me rendirent mon sourire, visiblement réjouis de cet engagement mutuel. Ils se levèrent, me saluèrent d'une poignée ferme et chaleureuse, et me dirent qu'ils étaient désormais à ma disposition. Je restai là

un long moment, à les observer quitter la salle. Leur démarche était titubante et essoufflée. *À bientôt mon fils*, s'écria une voix depuis le couloir du bâtiment. Ce mot, mon fils, sonnait comme un aveu. Ce livre, c'est certain, serait leur testament français.

De retour chez moi, je m'arrêtai dans un café pour noter toutes mes impressions liées à cette première rencontre. Je les comparai au portrait social que m'avait fait d'eux quelques jours plus tôt un responsable du lieu. Ce sont des hommes très atteints physiquement qui s'étaient présentés à moi. Vieux, fatigués, usés, pauvres et malade de ces affections incurables : le diabète, les rhumatismes, l'arthrose, l'ostéoporose, des troubles de la prostate, les premiers stades de la maladie d'Alzheimer... D'autres maux détérioraient leur santé : des troubles de l'anxiété, des insomnies, des pertes de mémoire, la mélancolie, la détresse d'un profond isolement. Plus tard, quand nos entretiens individuels s'instituèrent, certains m'avaient mis sous les yeux des photos d'eux jeunes. J'étais souvent étonné que pas grand-chose, si ce n'est de rares traits, n'accordât les hommes d'hier à ceux qui me faisaient face.

Chaque jeudi et vendredi du printemps 2005, ils m'ont confié des blocs de leur existence. Le tragique voisinait en permanence avec le désespoir. Assez vite, je constatai que chaque fois que je les retrouvais individuellement, ils m'attendaient avec une impatience qui ne s'apaisait qu'à l'instant où ils reprenaient le cours de leur récit. Plus tard, je notai que cette hâte grandissait à mesure que nous approchions de la fin de nos entretiens. Je ne les ai jamais questionnés sur les causes de cet empressement. Il y avait une touchante grâce dans leur manière de s'exprimer, de choisir leurs mots, aussi je ne souhaitais pas

briser ces moments, les leurs, en agressant par ma mauvaise conduite la pudeur même de ces hommes. Je ne suis pas un thérapeute, juste un gamin à leurs yeux, venu cueillir leurs mots et les émotions avec lesquelles ils me les soumettaient.

La destinée française de ces hommes était de souffrir sans se plaindre puis de mourir oubliés. Ils avaient cru, débarqués en France pour sortir de leur misérable condition algérienne, qu'il leur suffirait de se donner de la peine pour gagner une vie réussie, ils n'ont eu au bout du compte qu'une existence de pauvres types, une vie de résignés que le pays des droits de l'homme et de tout son toutim artificiel et perfide leur a sordidement monnayée. La France leur avait demandé de tendre les bras à un riche destin, s'enrichir grâce à la force de leurs bras; quel analphabète venu d'un bled de morts-de-faim pouvait hésiter au faire-part de la grande puissance? Alors ils ont dit *oui* à tout. *Oui* pour construire nos routes, *oui* pour goudronner nos rues, *oui* pour fabriquer nos autos, nos camions et nos trains, *oui* pour bâtir nos immeubles, *oui* pour installer nos voies de chemin de fer, *oui* pour descendre dans nos mines, *oui* pour balayer nos rues, *oui* pour ramasser nos poubelles. Aucun d'eux n'est venu ici pour goûter à la vie moderne occidentale et à ses promesses de bien-être. Trimer, épargner et rentrer au pays sitôt devenus riches: voilà en quoi se spécialisaient ces travailleurs immigrés. Les mots sont vides pour décrire ce que fut l'immigration maghrébine en France durant les Trente Glorieuses et après, car ils seront toujours à la traîne pour représenter fidèlement la vie d'un travailleur immigré en France. Affreuse, cruelle, désespérée, honteuse, insignifiante, pitoyable, piètre, piteuse, sordide. Un dernier mot jumeau pour la route? Un mot qui ne claque pas

alors, mais qui enserre tous les autres, franc et sans façon, parce qu'il est indigne de se gaver de mots quand les maux qu'on désigne parlent d'eux-mêmes. Commencée dans la contrainte sociale et la soumission, l'immigration maghrébine en France a fini en supplice funèbre.